

---

M A N U S C R I T

---

***LA PERSISTANCE***

de Griselda Gambaro

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Françoise Thanas

cote : ESP10N849

Date/année d'écriture de la pièce : 2004  
Date/année de traduction de la pièce : 2009

**M A I S O N A N T O I N E V I T E Z**  
**centre international de la traduction théâtrale**

*Une œuvre n'est jamais totalement le fruit de l'imagination.*

### **Griselda Gambaro.**

La pièce s'inspire du massacre de Beslan: en septembre 2004, le jour de la rentrée des classes, des enfants et leurs parents sont pris en otages par un commando tchéchène. Le gouvernement russe fait donner l'assaut. 331 otages sont tués, en majorité des enfants.

Griselda Gambaro n'a pas écrit une pièce sur ce massacre - ni sur aucun autre dans le monde - Aucun lieu n'est nommé. Mais "événement" est le point de départ d'une réflexion sur l'effet qu'un tel acte peut produire. Comment vit-on après cela ? Par quelles étapes passe-t-on avant d'arriver à un désir de vengeance, voire même, à sa mutation en fanatisme ? Comment l'esprit se ferme-t-il au point qu'il ne reste plus aucune place pour tout autre sentiment ?

## **PERSONNAGES**

**Zaïda**

**Boris, son frère**

**Enzo, son mari**

**Le silencieux**

Dans la plupart des textes dramatiques, les didascalies - ou indications scéniques - peuvent être modifiées selon la mise en scène.

Dans "**La persistance**", elles constituent le texte du personnage du **Silencieux**, elles le déterminent à travers son jeu et son image.

## SCÈNE 1

*Intérieur d'une chaumière.*

*Un grand coffre, de longs bancs. Quelques vivres, divers ustensiles rangés dans le coffre et dans des sacs de cuir qui pendent aux murs.*

*Sur l'un des bancs, une jarre d'eau, une terrine et des bols. Sur un trépied, une marmite au-dessus d'un feu à même le sol en terre. **ZAÏDA**, vêtue de noir, est accroupie dans un coin, le visage caché, les mains sur la tête.*

*Assis sur l'un des bancs, **BORIS**, son frère, l'observe tout en caressant une petite boîte en bois.*

*À l'endroit le plus sombre et en retrait, se tient **LE SILENCIEUX**. Il est immobile. Il est grand et porte un long manteau qui lui arrive aux pieds. Quand il bouge, ses mouvements sont d'une curieuse lenteur, prudents et parfois incertains. On n'entrevoit son visage, blanc et inexpressif, qu'en de rares occasions.*

*On entend des rafales et des bruits provoqués par le vent.*

***BORIS** se lève, s'approche de **ZAÏDA**, s'accroupit face à elle, la petite boîte dans les mains.*

**BORIS** - Zaïda... Regarde. J'ai trouvé sa petite boîte... Elle n'est pas cassée. Seulement quelques éraflures, si légères qu'on ne les remarque même pas... Elle était sous les décombres.

*Elle jette un regard rapide, puis cache son visage.*

Tu ne la veux pas ? Il jouait beaucoup avec celle-là...

*Il sort quelques petites pierres de la boîte, et les lui tend.*

Il l'avait remplie de pierres, de petites pierres. Toutes rondes. Comme polies par la mer.

*Il sourit, fragile.*

Zaïda... tu aimerais que la mer soit ici, non ? Cette eau bleue, verte, avec des petites pierres... toutes rondes.

*Il remet tristement les pierres dans la boîte, qu'il referme. Il tend la main vers Zaïda, esquisse une caresse, revient à sa place, s'assied. Il se penche, met la boîte sous le banc et continue d'observer Zaïda avec un regard soucieux et triste. Au bout d'un moment, entre **ENZO**. Il a les traits marqués, l'expression amère.*

**ENZO** (*Il secoue son long manteau.*) - De la maison communale jusqu'ici, je n'ai fait qu'avaler de la poussière.

*Il crache.*

Maudit vent !

**BORIS** (*Il écoute ce qui se passe à l'extérieur.*) - Tiens, il vient de s'arrêter.  
D'un seul coup.

**ENZO** (*Avec une colère latente.*) - Juste maintenant. Je n'ai pas de chance.

*Intentionnellement.*

On était bien ici, non ? Sans histoires. En sécurité.

*Il retire son manteau, le tient à bout de bras.*

Zaïda ! Zaïda !

*Elle ne réagit pas.*

Eh, Zaïda ! Tu dors ?

*Elle se lève, prend le manteau, l'accroche à un clou et, indifférente, retourne dans son coin. Enzo l'en empêche, sans violence.*

Je veux quelque chose de chaud. Ce matin je suis parti sans rien manger. Et la réunion a été longue.

*Zaïda remplit un bol de ce que contient la marmite et le pose sur le banc.  
Enzo s'assied et mange.*

Du pain.

*Elle sort un pain d'un des sacs, en coupe un morceau et le pose sur le banc.*

Sur le banc ? Tu ne veux pas me toucher ? J'ai la peste ?

*Zaïda reprend le pain et le lui donne. Il retient sa main. Tranquillement, sur un ton presque convaincant.*

J'ai dormi tout seul. Tu es restée ici, toute la nuit. La nuit prochaine, tu ne te lèveras pas. Ça suffit. Ça suffit, non ?

**ZAÏDA** - Oui.

**ENZO** (*Il regarde le pain dans sa main.*) - C'est tout ? Je suis frugal, mais pas à ce point. Tu crois que mon estomac est comme le poing d'un enfant ?

*Elle répond par un petit cri de douleur, comme s'il l'avait giflée.*

Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui t'a blessée ? Ou alors tu t'es réveillée de mauvaise humeur. Comme d'habitude.

*Zaïda ouvre la bouche, essaie de parler.*

**BORIS** - Ce mot.

**ENZO** - Lequel ?

**BORIS** - Poing.

**ENZO** - Non, l'autre. "Enfant". C'est ce mot-là. Le poing d'un "enfant".

**BORIS** - Ce mot la bouleverse, ne le prononce pas.

**ENZO** - Très bien ! Donc, on ne le prononcera pas ! Et pour qu'elle ne souffre pas, on cachera tous les enfants du village.

**BORIS** - Seulement jusqu'à ce qu'elle souffre moins.

**ENZO** - Un an est passé. C'est peu, mais depuis il est arrivé tant de choses qu'on pourrait oublier cette perte. Si ce n'est oublier, du moins se préoccuper en priorité de ce qui est prioritaire.

**ZAÏDA** (*Elle lève la tête, et dit d'une voix atone.*) - Qu'est-ce que tu as dit ? Un an ?

**ENZO** - Un an !

**ZAÏDA** - Qu'on ne l'a pas vu ? Non... Un jour ! Cela... cela vient juste d'arriver.  
*Elle s'approche d'Enzo.*

C'était ce matin ? Enzo... c'était ce matin ?

**ENZO** - Tu délirés ! Racommode plutôt nos manteaux, ils sont déchirés.

**ZAÏDA** - C'était ce matin, je le sais. C'est pour cela que je n'ai pas dormi... j'attendais que cela se produise.

**ENZO** (*Avec une exaspération douloureuse.*) - Tais-toi. Les chiens et les femmes se taisent. J'aime mieux que tu restes là-bas.

*Il indique le coin où elle se trouvait. Comme elle ne bouge pas et le regarde fixement avec une expression tourmentée, il vocifère.*

"Enfant", "enfant" !

**ZAÏDA** - Non, non !

*Elle se bouche les oreilles et court jusqu'à son coin.*

**ENZO** - Je prononce ce mot comme n'importe quel autre mot. Est-ce que je vais permettre à un mot de m'angoisser, alors qu'il y a tant d'angoisses que je ne me permets pas ? Il était aussi de mon sang. Et ce sang-là, il n'existe plus. Il est devenu haine. Maintenant, mon enfant, c'est la haine.

*Il mange.*

Ils ont jeté du sel sur nos récoltes.

*Il s'approche de la marmite, constate qu'elle est presque vide.*

Nous avons faim. Et nous sommes tristes. Comme si notre coeur n'avait jamais connu la paix... comme si nous n'avions jamais connu des célébrations et des fêtes. Mais les fêtes... je m'en souviens !

*Il s'adresse au silencieux.*

Qu'en dites-vous, seigneur ? Est-ce que nous méritons tout cela ? Toute cette amertume ? Pardonnez-moi. Cette femme bouleversée me fait sortir de mes gonds. Je ne devrais pas vous poser la question.

*Il montre Boris et dit, méprisant.*

Il y en a un qui ne pose jamais de questions, c'est celui-là.

**BORIS** - J'en pose.

**ENZO** - Je ne les entends pas.

**BORIS** - Qu'avez-vous décidé ?

**ENZO** - Avant de répondre à cette question, il y en a une que j'aimerais te poser: pourquoi n'es-tu pas venu ? Tous les hommes étaient là. Tous. Sauf un. Toi.

**BORIS** - Je suis resté avec elle.

**ENZO** - Ah ! Pour la consoler ? Pour la protéger ? Bonne d'enfant, c'est ton rôle ?

**BORIS** - Je ne voulais pas la laisser seule.

**ENZO** - Je m'occupe d'elle. Même pendant mon absence. Elle m'a, moi. Elle n'a besoin de personne d'autre.

**BORIS** - C'est ma sœur, on a grandi ensemble. Comment ne pas m'inquiéter ?

**ENZO** - Elle te l'a demandé ? Elle a pleurniché dans mon dos ? Non. Je l'ai laissé pleurer le temps suffisant.

**BORIS** - Qui décide qu'un temps est suffisant ? Mais elle n'a pas dit un mot, elle n'a rien demandé. Et c'est cela qui m'a inquiété.

**ENZO** - Maintenant, notre seule préoccupation, notre seul désir, c'est la guerre. Et la guerre, tu l'as oubliée pendant un instant, pour ta sœur. Mais la guerre est toujours présente en toi, n'est-ce pas ?

**BORIS** - Oui.

**ENZO** - J'en arrivais "presque" à douter...

*Avec un sourire retors.*

... malgré les apparences.

**BORIS** - Tu as bien fait de "presque" douter. La réponse est non.

**ENZO** - Je peux me tromper. Qui sait ce qui t'importe le plus ? Peut-être est-ce de consoler ta sœur et non de savoir quelle sera notre prochaine action dans cette guerre ?

**BORIS** - Cela m'importe de le savoir. Ce sera quoi ?

**ENZO** - Si tu avais été présent avec nous, tu le saurais.

**BORIS** - Mais je ne l'étais pas.

**ENZO** - C'était peut-être mieux. Car aucune voix ne s'est élevée pour manifester son désaccord.

**BORIS** - Qu'avez-vous décidé ?

**ENZO** - À ton avis ? Offrir un banquet à nos ennemis ? Ou les inviter à prendre le thé ?

**BORIS** - Je te pose une question. Réponds-moi.

**ENZO** - Nous partirons avant la nuit. Et comme, autrefois, tu t'occupais des brebis et que tu les guidais dans tous les sentiers, tu nous guideras dans la montagne. C'est bien ce que tu as appris, non ? Dommage ! Les brebis t'ont contaminé !

**BORIS** - Cela te fait plaisir de m'offenser, n'est-ce pas ?

**ENZO** - Absolument pas.